Dissemblances matérielles chez les Indiens Kayapó du Brésil Central

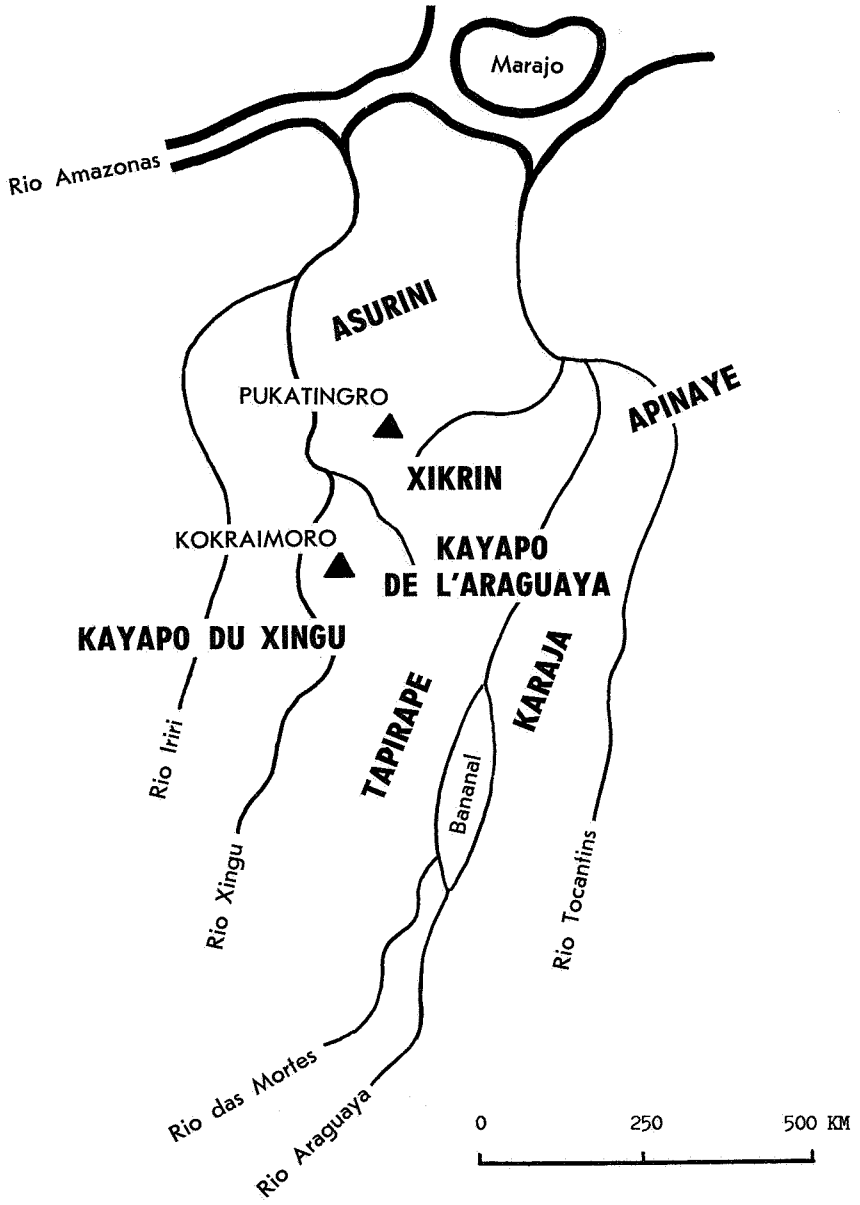
par René FUERST

Avant d'acquérir nos collections Kayapó, le Musée et Institut d'Ethnographie de la Ville de Genève ne possédait que trois objets de même type provenant de ces Indiens du Brésil Central, objets qui lui avaient été donnés en 1960, ainsi que plusieurs centaines d'autres pièces rassemblées par M. Oscar Düsendschön, ancien président de la Chambre de Commerce suisse-brésilienne. Il s'agit en l'occurrence de labrets de quartz (rép. gén. 13-29607 et 13-29608) et d'aplite (rép. gén. 13-29606), sortes de « stalactites » plus ou moins longues, en forme de T et dont l'extrémité pendante va soit en s'amincissant, soit en s'épaississant, se terminant dans ce cas par un bouton conique. De couleur hyaline grisé ou beige poudré, ces pièces apparemment insignifiantes représentent non seulement le plus précieux ornement de ces Indiens, mais aussi l'un des objets ethnographiques les plus rares du Brésil. Bien que déjà Ehrenreich (1891) les signale, peu de musées européens — dont Berlin et Paris — possèdent de tels labrets et nous-même n'en avons vu qu'un seul exemplaire au cours de nos quatre voyages chez les Kayapó en 1962-66 ; nous voulons parler de celui que le vieux chef de la horde des Xikrin nous a échangé contre un fusil de chasse et des munitions après s'être laissé photographier orné de son KROUTOURAN, peut-être le dernier qui ait été porté (fig. C). Si les exemplaires parfaitement conservés du Musée d'Ethnographie (fig. A et B) mesurent de dix à quinze centimètres, cet ornement pesant, mais qui exige un percement sous la lèvre inférieure relativement étroit, peut toutefois atteindre une longueur de près de vingt centimètres. Ayant vérifié leur présence chez les Karajá, Ehrenreich précise que les labrets ne sont pas fabriqués par ces Indiens et que ces derniers les obtiennent des Tapirapé, dans la région desquels les matières premières telles que le quartz et l'aplite sont plus abondantes du fait de la nature du terrain. A notre avis, les véritables auteurs de cet ornement unique dans son genre sont les Kayapó, voisins immédiats aussi bien des Tapirapé que des Karajá et chez lesquels non seulement Krause (1911) mais aussi Kissenberth (1912) en ont vu un certain nombre. Selon ces auteurs, il semble que les matières premières soient amenées de la forêt par les jeunes, que la fabrication des labrets nécessite un long travail de polissage de la part des vieux, et que leur port exclusivement cérémoniel ne soit pas réservé aux seuls dignitaires comme on pourrait le croire.

Dans le cadre de notre programme de recherches ethnographiques chez les Indiens chasseurs-cueilleurs du Brésil et chargé de mission par le Musée et Institut d'Ethnographie de la Ville de Genève, nous avons longuement séjourné chez les Kayapó de l'Etat de Pará et récolté les collections dont il est ici plus particulièrement question. Contrairement à M. Düsendschön, il ne pouvait s'agir pour nous de rassembler des pièces isolées au hasard des voyages, mais nous avons tenté de récolter chaque fois le total des objets représentatifs de la culture que nous avions choisi d'étudier. Comprenant l'une cinquante et l'autre cent cinquante pièces, les dites collections ont été constituées en 1962 et 1966, la première chez les Kayapó du Xingu, c'est-à-dire la horde des Kokraimoro, et la seconde chez les Xikrin du Rio Itacayunas, affluent de la rive gauche du Bas-Tocantins. La très nette différence quantitative est due au simple fait que, si les Xikrin jouissent encore d'une relative indépendance culturelle, les Kokraimoro ont partiellement subi l'acculturation néo-brésilienne et disposent actuellement de beaucoup moins d'objets traditionnels, ceux-ci ayant été remplacés par des produits civilisés. En ce qui concerne l'acquisition des collections, elle s'est effectuée dans les deux cas par des échanges individuels, la « monnaie » la plus appréciée étant les perles de porcelaine qui supplantent de plus en plus les habituelles graines aux couleurs ternes. D'ailleurs, si les Kokraimoro aiment les grandes perles, noires et blanches, les Xikrin, qui se procuraient d'importantes quantités de graines par des pillages fréquemment renouvelés chez une tribu voisine, les préfèrent petites, rouges et bleues. A notre connaissance, seul le Musée d'ethnographie de Genève possède une collection Kokraimoro. A côté de sa collection Xikrin, nous en avons également rassemblé pour les musées d'ethnographie de Bâle, Berlin et Göteborg, musées d'Europe les plus riches en objets sud-américains. Sous le titre « Die materielle Kultur der Xikrin », Hartmann, en 1965, lui a consacré une publication basée sur notre catalogue. Quant au matériel Kayapó en général, c'est sans doute le Museu Paraense Emilio Goeldi de Belém qui possède le plus grand choix, puisque l'on y trouve non seulement la très belle collection Xikrin récoltée en 1963 par notre collègue Frikel, mais aussi celles des Kayapó du Xingu et de l'Araguaya qui ont été respectivement constituées par Nimuendajú et, tout au début du siècle, par le Père Vilanova, premier civilisé à se rendre dans leurs villages les plus proches de ce fleuve. Bien que le Musée d'Ethnographie de Genève ne puisse rivaliser avec le grand nombre de pièces de cette

institution brésilienne, favorisée par sa situation géographique et par les enquêtes de plusieurs de ses chercheurs chez les Kayapó, ses deux collections représentent un ensemble très intéressant pour des raisons que nous essaierons de faire valoir par cette étude comparative. Mais, avant d'examiner les objets les plus démonstratifs de la culture de ces Indiens, peut-être l'une des plus anciennes non seulement du Brésil mais de l'Amérique tout entière, disons l'essentiel de cette peuplade à peine connue et pourtant en voie de disparition irrémédiable au moment où nous écrivons ces lignes.

Comme nous avons pu le constater, les Kokraimoro et les Xikrin font partie de la grande tribu Kayapó, rameau occidental de la branche linguistique connue sous le nom de Gé depuis son identification par von Martius au siècle passé, mais dont les traits singuliers ne nous furent révélés que par le chercheur germano-brésilien Curt Nimuendajú. Eparpillés sur de vastes régions du Brésil du Sud et de l'Est au moment de la découverte, les descendants de ces peuplades sont maintenant concentrés des deux côtés des fleuves Tocantins et Xingu, dans le



Brésil Central. Il s'agit en l'occurrence du rameau oriental ou Timbira (de l'Est et de l'Ouest — ou Apinayé), central ou Auwe (Xavante, Xerente) et occidental ou Kayapó. Nous proposons de diviser ces Kayapó en Xikrin, Kayapó de l'Araguaya et du Xingu, ces derniers comprenant entre autres les Kokraimoro. Se basant sur leur culture, Galvão (1960) les réunit dans son aire Tocantins-Xingu et leur ajoute les Karajá, Tapirapé et Asurini, ces deux tribus étant de langue Tupi, et, ainsi que les Karajá, immédiatement voisines des Kayapó. En se référant plus particulièrement aux Apinayé, Nimuendajú (1939) nota avec autorité qu'ils sont les plus proches parents des Kayapó non seulement sur le plan linguistique mais aussi culturel. Mais, si ceux-là, ainsi que les Timbira de l'Est et les Xerente, ont fait l'objet d'autant de monographies pertinentes de ce chercheur, il n'en va pas de même des Kayapó que Nimuendajú ne put approfondir à cause de sa mort prématurée en 1945. Pour cette raison, leur culture matérielle n'a pas encore suscité l'enquête qu'elle mérite malgré les curieuses observations de Krause (1911) et le récent ouvrage de notre collègue Simone Dreyfus (1963) qui traite surtout de leur organisation sociale et de leurs récits mythologiques. Nous avons l'intention de publier un jour sous forme de monographie nos recherches dans ce domaine chez les Xikrin ou plus exactement de déterminer leur culture en fonction du milieu naturel et des matières premières. Nous avons cependant jugé utile de rédiger cette étude comparative. A vrai dire, celle-ci n'a d'autre prétention que de révéler des dissemblances matérielles parfois surprenantes au sein de la seule et même tribu Kayapó, dissemblances qui ont déjà retenu notre attention sur le terrain, mais dont nous nous sommes mieux rendu compte en confrontant nos collection du Musée d'Ethnographie de Genève.

Les Kokraimoro (quelques dizaines d'individus) demeurent actuellement au poste indigène du même nom sur la rive droite du Moyen-Xingu, à cent kilomètres en amont de São Felix ou de l'embouchure du Rio Fresco. D'après Moreira (1959), ils y ont été fixés en 1957 par le Service de protection aux Indiens à la suite d'hostilités presque ininterrompues durant plus de dix ans avec les récolteurs de caoutchouc néo-brésiliens du Rio Iriri, principal affluent de la rive gauche du Xingu. Les Kokraimoro sont issus d'un fractionnement relativement récent des Kubenkranken, qui selon Diniz (1962) sont eux-mêmes séparés depuis plus longtemps des Mekranoti et des Djudjetukti, ces derniers mieux connus sous le nom de Goroti qui jadis les réunissait tous. La culture matérielle des différentes hordes est absolument semblable et les considérations à son sujet peuvent donc s'étendre aux Kayapó du Xingu en général.

Les Xikrin ou Diore, nom que ceux-là leur donnent mais ne désignant pas une unité propre comme l'ont supposé plusieurs auteurs, ont toujours été la horde la plus septentrionale de toutes. Ils ne comptent maintenant plus qu'une centaine d'individus et ils habitent le seul village de Pukatingro sur la rive gauche du Rio Caeteté, affluent du Haut-Itacayunas situé à deux cent cinquante kilomètres de Maraba ou de son embouchure dans le Bas-Tocantins. La horde, franchement réfractaire, s'y est de nouveau retirée après un demi-siècle de conflit armé avec les envahisseurs civilisés — exploitants de caoutchouc d'abord, de noix du Brésil ensuite. Elle avait été vainement attirée en 1953 par le Service de protection aux Indiens au poste indigène de Las Casas. La présence des Xikrin dans la région du Haut-Itacayunas avait déjà été présumée par Coudreau (1897), qui estimait à cinq mille le nombre total des Kayapó répartis sur un territoire de cent mille kilomètres carrés s'étendant de l'Araguaya au Rio Fresco, c'est-à-dire le Xingu, et du Rio Tapirapé au Rio Itacayunas. Les Kayapó de l'Araguaya, environ mille cinq cents au moment d'entrer en contact pacifique avec les missionnaires de Conceição à la fin du siècle passé, ont complètement disparu de nos jours, et les Kayapó du Xingu ont été fixés dans des postes indigènes à la seule exception des Mekranoti du Haut-Iriri. Il en résulte que ceux-ci et les Xikrin sont les hordes qui jouissent encore d'une indépendance culturelle relative et ont maintenu à peu près intactes leurs cultures matérielles propres. A notre connaissance, il n'existe pas de collections ethnographiques des Mekranoti, et un seul rapport, bref mais intéressant, des frères Vilas-Boas (1955) leur a été consacré jusqu'à présent. Dans sa publication intitulée « Notas sôbre a situação atual dos índios Xikrin do Rio Caeteté », parue en 1963, Frikel décrit la situation de cette horde, la moins accessible, et celle des Xikrin, menacées par les récolteurs de noix du Brésil en provenance de Maraba. Mekranoti et Xikrin ne tarderont pas à disparaître à leur tour. Ils ne laisseront d'autres traces « vivantes » que celles que nous aurons eu le soin de recueillir sous forme d'objets fabriqués et employés par leurs ultimes descendants à une époque moins lointaine qu'elle peut nous paraître derrière les vitrines d'un musée.

Les Kokraimoro et les Xikrin occupent actuellement des régions presque entièrement couvertes de forêt tropicale. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Les Kayapó — tout comme les autres Gé — sont des Indiens de savane qui ont été délogés de contrées plus méridionales par l'expansion néo-brésilienne aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles probablement. Si leurs migrations n'ont pas fait l'objet d'une enquête comparable à celle de Métraux (1927) sur les Tupi, on sait malgré tout qu'elles ont été moins importantes non seulement dans le temps mais aussi dans l'espace. En partant du littoral brésilien et en contournant les régions occupées par des Gé, ceux-là avaient remonté les affluents de la rive droite de l'Amazone à une époque sans doute ultérieure à la mise en place définitive de ceux-ci, puisque les trouvailles archéologiques du Rio Itacayunas sont attribuées aux Tupi par Figueiredo (1965) et que les Asurini brièvement décrits par Arnaud (1961) y sont restés les voisins immédiats des Xikrin. Si le milieu naturel et les matières premières sont identiques d'une tribu à l'autre, il n'en va pas de même de leurs cultures matérielles presque aussi diversifiées que leurs langues, leurs organisations sociales ou leurs récits mythologiques. Quoique au cours des siècles les Kayapó soient à leur tour devenus des cultivateurs plus ou moins sédentaires — « hunters and gatherers who turned farmers », selon l'expression chère à Steward (1959) — leurs techniques plus que leur économie, il est vrai, nous permettent de les identifier comme d'authentiques chasseurs-cueilleurs. Ce sujet est des plus controversés. Nous basant sur nos observations chez les Xavante du Rio das Mortes, tribu Gé du Brésil Central actuellement la plus méridionale, et d'après Maybury-Lewis (1967) la moins cultivatrice de toutes, nous dirons comme Lowie (1941) que la forêt-galerie interrompant la savane ne les a jamais empêchés de planter du maïs ou des patates. Chez les Xikrin aussi bien que chez les Xavante, ces plantes continuent à jouer un rôle économique beaucoup plus important que le manioc amer ou les bananes. Il en va de même de la pêche qui, en l'absence de la navigation, n'a jamais atteint chez les Kayapó l'ampleur de la chasse et de la cueillette, ou encore des produits de la plantation. Contrairement à leurs voisins Tupi, ils ne connaissent ni la poterie ni le tissage, mais rôtissent leurs aliments enve-

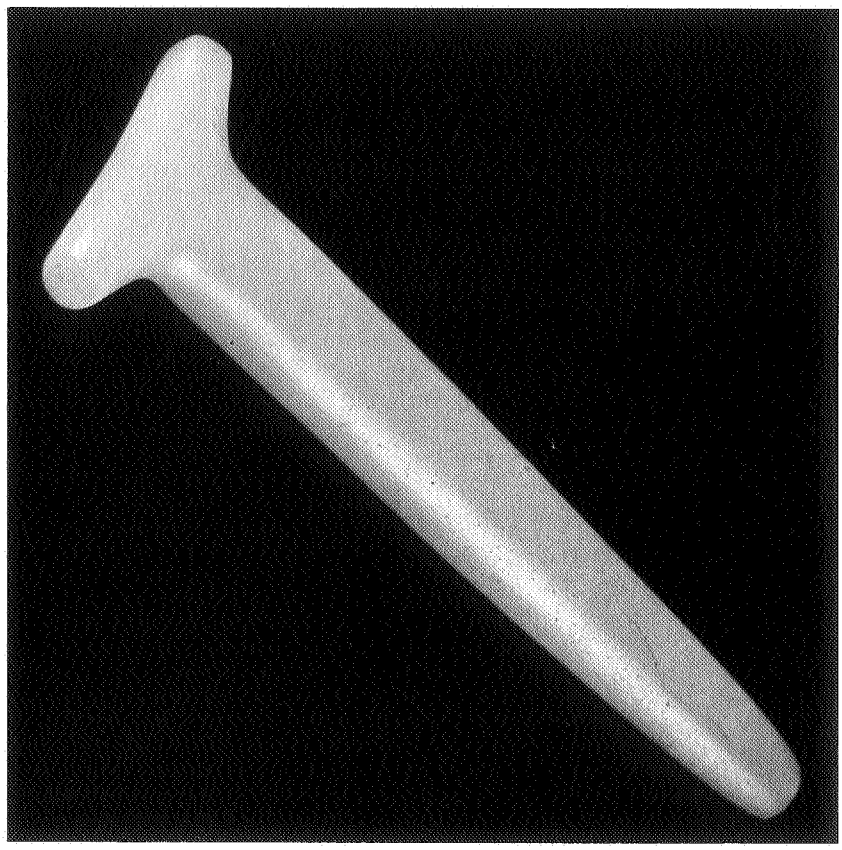


Fig. A. Labret de quartz (rép. gén. 13-29608). Long. : 152 mm.

loppés de feuilles dans des fours de pierres recouverts de terre et dorment sur des nattes tressées qui sont posées sur le châlit ou à même le sol. De plus, si chez les Xikrin leurs habitations rectangulaires à toit en pignon, dépourvues de parois et disposées en cercle, ont été empruntées aux Tupi ou au Néo-brésiliens, le simple abri de palmes n'a jamais cessé d'être utilisé lors de migrations saisonnières. Seul animal domestique, le chien provient des mêmes sources récentes, tandis que la hotte tressée servant au portage était déjà connue de leurs ancêtres qui avaient su déceler les avantages multiples de palmiers tels que le « babaçu » et le « buriti ». Autres matières premières importantes, le coton et le roucou sont des plantes cultivées depuis fort longtemps. Leur rôle dans la parure et la peinture est comparable à celui des plumes de divers oiseaux. Mais il est difficile de savoir dans quelle mesure ces techniques plus élaborées sont propres aux Kayapó. Les armes, les récipients et les ustensiles très rudimentaires ont évidemment subi des modifications au cours des siècles, mais les matières premières végétales, animales et minérales sont restées les mêmes. Ce sont précisément celles-ci qui, tout au moins chez les Xikrin, continuent à être les éléments fondamentaux d'une culture matérielle entièrement livrée à elle-même, c'est-à-dire aux seules ressources naturelles, et sans relations commerciales avec l'extérieur, à moins que l'on considère comme telles les pillages infligés aux Indiens voisins. Du fait de la prédominance du plus merveilleux des arbres non seulement dans la fabrication de nombreux objets, mais aussi dans l'habitation et l'alimentation, elle constitue ce que l'on pourrait appeler une « civilisation du palmier ».

A l'exception du portage et du dépècement du gibier qui incombent toujours à un homme autre que le chasseur, la récolte, le transport et la préparation des produits alimentaires, la corvée d'eau et de bois, ainsi que l'entretien du feu, de la couche, de la case et, bien entendu, les soins aux enfants sont des tâches féminines. Ceci dit, la division sexuelle du travail chez les Kayapó n'est pas aussi rigoureuse que l'on veut parfois le supposer. Il n'est pas rare de voir des hommes revenir de la plantation avec des hottes lourdement chargées ou s'occuper de leurs enfants en l'absence de la mère. Il n'en va pas de même en ce qui ressortit à la fabrica-

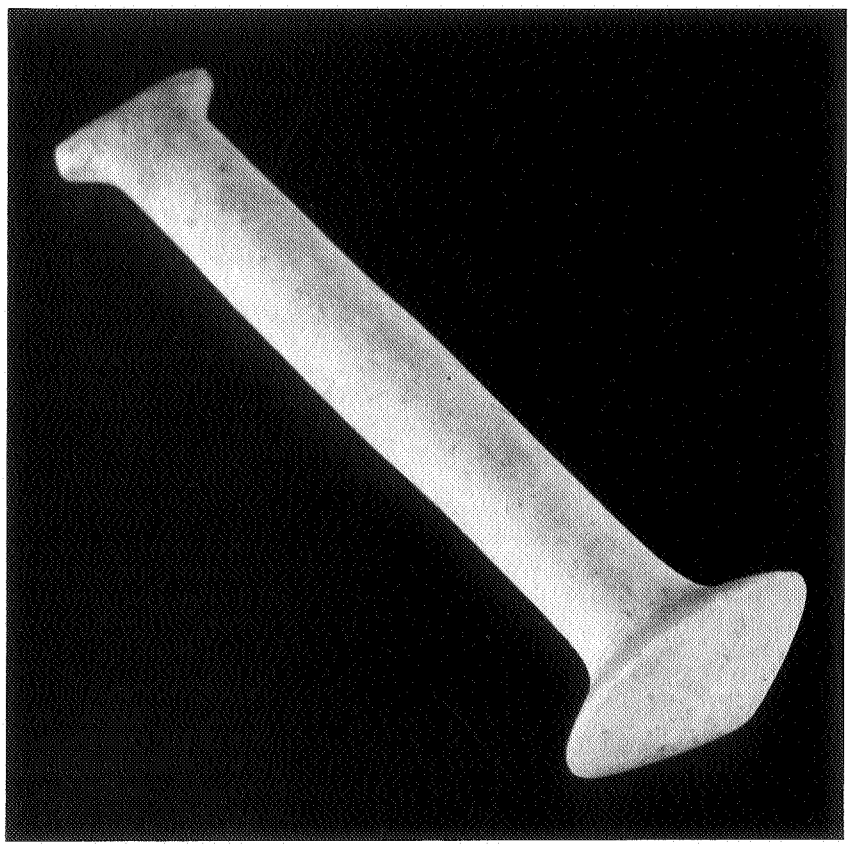


Fig. B. Labret d'aplite (rép. gén. 13-29606). Long. : 130 mm.

tion et à l'emploi des objets, aspects de la culture matérielle qui nous intéressent plus particulièrement ici et dans lesquels les parts masculine ou féminine sont nettement distinctes. Pour cette raison, on ne verra jamais un homme filer du coton ou une femme tirer à l'arc, ce qui n'empêche que certains objets usuels tels que l'éventail à feu ou le tube à eau sont indifféremment fabriqués et employés par les deux sexes. En règle générale et hormis quelques ornements réservés aux femmes, les objets de ces Indiens sont l'ouvrage des hommes, dont les plus âgés et les plus experts ne cessent de s'acquitter dans l'intérêt de leur épouse, leurs enfants et leur famille plus étendue. En ce qui concerne les soins corporels, ce sont par contre les femmes qui rasent le haut de la tête ou peignent le visage de leur conjoint lors de festivités auxquelles elles prennent une part active par leurs chants et leurs danses, sans toutefois jamais utiliser des instruments de musique ou des masques qui sont l'apanage des hommes. Par ailleurs, si ceux-ci portent toujours l'étui pénien, les femmes et les jeunes filles n'arborent de préférence qu'un bracelet confectionné à même les poignets et ne sont généralement « vêtues » que des seuls dessins dont nous avons relevé la qualité et le mérite dans notre étude intitulée « La peinture collective des femmes Xikrin » (Fuerst, 1964). Ces objets de paille, ainsi que de nombreux autres en cette matière très souple mais périssable, sont d'une durée limitée. Lorsqu'il s'agit d'objets de l'importance de la hotte ou de la natte, on a chez les Kayapó des exécutions pour un usage temporaire ou durable. Les techniques sont alors différentes, c'est-à-dire que celles pratiquées dans le second cas sont d'une facture plus solide et plus soignée, voire même relevées par des motifs décoratifs.

Ces brèves considérations sur le caractère temporaire ou permanent de certains objets nous incitent à donner une définition de nos collections qui, bien que considérées comme représentatives, sont loin d'être un inventaire complet de la culture matérielle de ces Indiens. A l'exception de « pièces » telles que la case, le châlit ou le four de pierres — pratiquement impossibles à transporter et même à recueillir — nos collections comprennent l'ensemble des objets permanents actuellement fabriqués ou employés par les Kokraimoro et les Xikrin. N'y sont toutefois pas incluses des pièces qui ne sont plus fabriquées ou dont la fabrication était alors impossible du fait d'un manque passager de matières premières difficiles à obtenir. Il en va de même pour toutes sortes de jouets, ornements et récipients de paille dont on ne se sert qu'une seule fois avant de les abandonner car ils sont endommagés, ainsi que d'une multitude d'objets bruts pourtant indispensables, mais qui n'ont subi aucune transformation par l'homme et que l'on se procure sur l'heure. Que l'on songe, par exemple, à l'importance de la feuille de bananier sauvage qui sert non seulement à envelopper les aliments rôtis dans le four de pierres, mais aussi à les servir après cuisson, ou encore à celle de la feuille de palmier que les garçons partent chaque soir couper dans la forêt pour en tapisser le centre de la place du village où ils passent la nuit tous ensemble. Dans ces conditions, il ne peut évidemment s'agir pour nous que de récolter des objets permanents ou confectionnés à des fins durables, c'est-à-dire tous ceux que ces « foot nomads » — autre expression que nous empruntons à Steward (1959) — emportent eux-mêmes lors de migrations saisonnières qui les éloignent de leur emplacement habituel durant plusieurs mois de l'année et dont Banner (1961) nous a laissé une image appropriée. Pour cette raison, on pourrait comparer nos collections au contenu de la hotte qu'une femme Kayapó est habituée à porter en plus de son dernier-né, contenu qui comprend l'essentiel de sa propriété à l'exception des armes appartenant à l'homme et permettant à celui-ci de pourvoir aussi bien à la sécurité qu'à la subsistance de la famille en marche. En ce qui concerne la quantité des pièces recueillies, elle varie selon des possibilités souvent indépendantes de notre volonté. S'il est relativement facile d'acquérir plusieurs spécimens de divers types de flèches ou de fuseaux, il n'en va toutefois pas de même de la massue ou du mortier dont l'Indien ou l'Indienne ne possède qu'un seul exemplaire laborieusement obtenu et dont le poids d'ailleurs surchargerait notre pirogue. Il convient de rappeler à ce sujet que des voyages pareils à ceux que nous avons entrepris chez les Kokraimoro ou les Xikrin se font nécessairement par la voie fluviale, c'est-à-dire au moyen d'embarcations petites et fragiles qu'il faut en outre décharger chaque fois que l'on franchit un rapide trop tumultueux ou un bas-fond trop à sec. En fin de compte, ce sont précisément ces difficultés d'acquisition et de transport qui nous empêchent de constituer des collections autres que représentatives, mais qui nous incitent à des recherches d'autant plus approfondies que la culture matérielle n'est en réalité que partiellement représentée par les objets récoltés.

Après avoir défini nos collections et exposé les raisons du choix quantitatif parfois très variable des objets qui les composent, examinons ceux-ci afin de voir les pièces les plus démonstratives figurant dans les deux collections et celles qui ne se trouvent que dans l'une d'elles ou ne s'y rencontrent plus du tout. Nous verrons ensuite quels sont les traits distinctifs permettant d'identifier ou de différencier les objets omniprésents et dans ce cas quelles sont les causes probables de cette dissemblance d'une horde à l'autre de la tribu. En ce qui concerne les pièces ne figurant que dans l'une ou l'autre des collections et celles qui n'existent plus du tout, nous essayerons d'expliquer leur absence en nous référant d'une part à la situation actuelle des Kokraimoro ou des Xikrin, d'autre part aux aspects traditionnels dont Krause (1911) a été le témoin scrupuleux chez les Kayapó de l'Araguaya à une époque où ces derniers entraient pour la première fois en contact avec la civilisation et où leur culture n'avait encore subi que des dégâts matériels insignifiants. S'il est vrai que le chercheur allemand n'a pu passer que deux jours dans l'un de leurs villages, ses notes se révèlent d'une ampleur et d'une précision étonnantes et comblent une lacune qui aurait à jamais rendu impossible une confrontation dans ce sens. Pour procéder systématiquement à cet examen comparatif, nous grouperons

Fig. C. Chef Xikrin orné de son Kroutouran. (Photo René Fuerst)

les objets selon le système de catégories que nous employons dans la rédaction du catalogue détaillé qui accompagne chacune de nos collections ethnographiques et qui comprend les classes suivantes :

armes
récipients, ustensiles, mobilier
ornements
instruments de musique, masques, jouets
objets divers

Armes

Les armes archaïques telles que la hache de pierre et la lance à pointe en os n'étant plus du tout utilisées ou ne servant plus dans le cas de la hache qu'à ouvrir des noix de palmiers, il ne reste pratiquement que la massue, l'arc et les flèches. Si l'empennage (fig. 4) dit tangentiel de plumes d'ara et de harpie est parfaitement identique dans les deux hordes, il existe chez les Xikrin deux types de hampes et quatre types de pointes, tandis que chez les Kokraimoro le fusil a définitivement remplacé les flèches à hampe de bois munie d'une pointe lancéolée du même matériel (rép. gén. 16-33337) ou de bambou (rép. gén. 16-33335) destinées à la chasse au gros gibier. En ce qui concerne l'arc très long, à coupe transversale presque rectangulaire et pourvu d'une corde en fibre d'écorce, il ne se distingue que par le matériel employé, c'est-à-dire du bois de palmier chez les Xikrin et du « páu d'arco » chez les Kokraimoro, dans la région desquels cet arbre au nom parlant est plus abondant. Les massues sont hautes et lourdes. Elles peuvent être rondes ou plates. Les premières, en forme de bâton, ne se différencient que par la poignée (fig. 9 et 10) tressée à même le bois avec des brins de roseau et des bandes d'écorce, alors que le second type en forme d'épée se distingue par la pointe (fig. 5 et 6), le matériel et l'ornementation. Celle-ci ne se trouve pas chez les Xikrin. Ils emploient du bois de palmier et leur pointe entaillée est par conséquent double, tandis que les Kokraimoro, qui entourent la poignée d'une vannerie décorative semblable à celle de la massue-bâton, préfèrent du bois plus dur et une simple pointe large. Il est particulièrement intéressant de noter que la massue-épée des Xikrin ne se rencontre dans aucune autre horde Kayapó ou tribu Gé et qu'elle n'a été signalée en Amérique du Sud que chez les Chama du Rio Ucayali, affluent de la rive droite du Haut-Amazone, dont le Musée d'Ethnographie de Genève possède plusieurs exemplaires (rép. gén. 2-7636 à 2-7640) acquis il y a cinquante ans. Au cours d'une enquête qui nous a récemment permis de faire le tour des musées européens, nous avons vérifié la présence à Francfort d'une massue plate ressemblant étonnamment à celle des Xikrin, mais pourvue d'une poignée tressée et fortuitement attribuée aux Karajá. La littérature sur cette tribu ne nous fournissant aucun indice à ce sujet, cette très belle pièce pourrait bien être d'origine Xikrin et avoir changé de propriétaire à une époque où ces derniers entretenaient des relations commerciales avec les Karajá. Nous ne voudrions pas terminer ce chapitre sur les armes sans attirer l'attention sur la hache de pierre du type « anchor axe » (rép. gén. 13-29709) et la lance à pointe en os de jaguar (rép. gén. 13-29782), ainsi que plusieurs massues rondes et plates à poignée tressée (rép. gén. 13-29784 à 13-29788), objets parmi les plus beaux de la collection O. Düsendschön citée plus haut. Bien que provenant apparemment, la première des Apinayé, les autres des Karajá, ces pièces illustrent bien les armes archaïques jadis utilisées par les Kayapó, mais qui ne se trouvent plus aujourd'hui que dans quelques musées privilégiés.

Récipients — Ustensiles — Mobilier

La poterie et le tissage sont inconnus des Kayapó. Leurs récipients fort divers sont en bois, en bambou, en calebasse ou confectionnés avec des brins de tiges ou de feuilles de palmier selon plusieurs techniques de vannerie. L'unique récipient de bois, le mortier (rép. gén. 16-33350), creusé au feu que l'on attise à l'aide d'un chalumeau, et qui sert à broyer des graines ou des noix avec un pilon également en bois, n'existe plus sous sa forme archaïque que chez les Xikrin. Il en va de même avec les tubes de bambou munis d'une ouverture latérale ou terminale indiquant leur usage respectif, la conservation de plumes (rép. gén. 16-33355) ou la consommation d'eau (fig. 30). Destinées aux mêmes fins, les calebasses se trouvent surtout chez les Kokraimoro. Elles sont de plus en plus remplacées par des bidons, des boîtes et

des bouteilles obtenus des voisins néo-brésiliens. C'est le cas également pour les récipients en brins de feuilles de palmier tels que le sac à provisions (rép. gén. 16-33364) ou la boîte à ornements (fig. 32) qui ne se rencontrent déjà plus que chez les Xikrin. La hotte (fig. 11 et 12) servant au portage ne peut guère être substituée par un produit civilisé. Elle reste l'un des objets indispensables de ces Indiens de tout temps privés d'embarcations fluviales ou de bêtes de somme. D'une exécution plus complexe, la hotte des Kokraimoro se compose de brins de tiges de palmier « buriti » s'enchevêtrant dans des montants fixes et d'un bandeau frontal du même matériel, tandis que celle des Xikrin est tressée à partir du stipe avec des brins de tiges de palmier « babaçu » et pourvue d'un bandeau frontal en écorce.

Du fait que les braises ne s'éteignent pratiquement jamais, la paire de bâtonnets en bois de roucou destinés à faire du feu par rotation n'est que rarement utilisée, alors que l'éventail (fig. 2) en feuille de « babaçu » continue à être partout présent sous une forme parfaitement identique. Il en va de même de cette curieuse bande tressée qu'est la presse à manioc (rép. gén. 15-32063 et 16-33368) qui, chez les Kayapó, n'a pas été remplacée par l'habituel tuyau de vannerie connu sous le nom de « tipiti ». Avant d'être pressuré par des torsions manuelles, le manioc est râpé sur une dalle de pierre ou d'écorce rugueuse chez les Xikrin, objets archaïques auxquels les Kokraimoro préfèrent une plaque métallique percée de trous et employée à l'envers. Ces derniers n'utilisent plus toutes sortes d'outils et d'ustensiles en pierre, os, dent, coquillage, bois ou bambou dont leurs parents moins acculturés font un usage encore fréquent. De ceux-ci nous ne citerons que le couteau-croche (rép. gén. 16-33345) en dent de rongeur et le bâton-fouisseur (fig. 29) en bois de palmier, le premier servant à des ouvrages multiples et le second à déterrer des racines comestibles.

En dehors du châlit et de l'appuie-tête en bois, le mobilier de ces Indiens ne comprend que la natte (fig. 13 et 14) partiellement remplacée par le hamac néo-brésilien chez les Kokraimoro. D'une exécution plus complexe, leur natte est tressée avec des brins de feuilles de palmier « buriti » suspendus les uns à côté des autres, tandis que celle des Xikrin consiste en des brins de feuilles de palmier « babaçu » qui sont superposés à plat. La bande de portage des enfants (rép. gén. 15-32083 et 16-33365), employée en bandoulière ou frontalement, qu'il convient de mentionner ici, est un objet qu'aucun produit civilisé n'est venu remplacer et dont on ne saurait se passer. Tressée selon la même technique de vannerie dite diagonale que le sac à provisions ou la presse à manioc, elle est semblable d'une horde à l'autre et ne se différencie que par ses motifs décoratifs. La bande de portage et la natte ne sont pas forcément toujours utilisées. On voit parfois les garçons dormir sur des palmes disposées à même le sol et les jeunes filles porter un petit enfant à califourchon sur la hanche.

Ornements

A l'exception de l'étui pénien (fig. 1) en feuille de « babaçu », seule pièce vestimentaire constamment portée et parfaitement identique chez tous les Kayapó, nous examinerons leurs ornements aussi nombreux que variés en ne mentionnant toutefois que les objets permanents ou confectionnés à des fins durables : ornements déformant le visage, colliers, coiffures de plumes, ceintures et divers ornements portés aux bras et aux jambes.

Parmi les ornements déformant le visage, on peut distinguer entre ceux portés dans le lobe de l'oreille et les labrets enfoncés dans l'ouverture pratiquée sous la lèvre inférieure des nouveau-nés du sexe mâle. Dans le cas de cette sorte de « cigare » de bois teint au roucou (fig. 3) servant à élargir progressivement le percement des lobes de l'oreille de tous les enfants, celui-ci est identique dans les deux hordes et n'est remplacé par un disque de nacre monté sur une tige de roseau au moyen de cire (rép. gén. 15-32074 et 16-33407) qu'à l'occasion d'une fête collective. Les ornements d'oreille en forme de cylindres de bois ou de feuille portés jadis par les adultes ne sont plus du tout utilisés de nos jours. Ils ont été supplantés chez les Kokraimoro par des pendants de perles de porcelaine. Au début de cette étude, nous avons longuement fait état des labrets de quartz ou d'aplite auxquels nous en associons un autre, non moins exceptionnel, qui consiste en un bâton de bois surmonté à son extrémité d'une moitié de bec de toucan (rép. gén. 16-33408) dont nous n'avons trouvé qu'un seul exemplaire chez les Xikrin. Il existe plusieurs autres types (fig. 19 et 20) d'un usage plus commun. D'une manière générale, on peut dire que si les Xikrin emploient des « bouchons » de bois plus ou moins longs, au diamètre relativement insignifiant et qui ne sont maintenus en place que par

leur seul volume, les Kokraimoro arborent des « disques » de bois de l'épaisseur de la lèvre, au diamètre parfois démesuré et qui sont soutenus par des sortes d'anses. Il s'agit dans ce cas de l'ornement du visage le plus déformant de tous et dont le port, contrairement à certaines peuplades africaines bien connues, est ici réservé aux seuls hommes.

Bien que les Kayapó ne possèdent pas le choix de colliers que l'on rencontre chez d'autres Indiens du Brésil, leur collier de nacre (fig. 17 et 18) est l'un des plus somptueux ornements qu'il nous ait été donné de voir à côté des colliers de boutons de coquillage des tribus du Haut-Xingu ou d'animaux sculptés des Tukuna du Rio Solimões. Contrairement aux Kokraimoro, les Xikrin y attachent des rangs de graines obtenues par pillage chez des voisins matériellement plus favorisés et des pendants de plumes. Eux seuls portent le simple collier de graines ou de plumes. Comme leurs parents plus acculturés, ils lui préfèrent cependant des rangs de perles de porcelaine rouges et bleues, celles-ci remplaçant même les graines noires qui parfont la sobre beauté du collier de nacre.

Il en est des coiffures de plumes comme des colliers. Si celles des Kayapó ne peuvent rivaliser avec celles de certaines tribus Tupi ou Karib, des Borôro ou des Karajá, il n'en reste pas moins qu'elles sont très belles et que les diadèmes de tubes de roseau garnis de plumes rouges et jaunes nous révèlent un aspect singulier de la plumasserie des Indiens du Brésil. Chez les Kokraimoro et les Xikrin on peut distinguer deux types de diadèmes dont l'un, flexible (rép. gén. 15-32070 et 16-33381), ceint la tête à la hauteur du front et l'autre, rigide (rép. gén. 15-32071 et 16-33380), la surmonte au moyen d'une tige de bois plantée dans une sorte de « casque » en cire modelé à même le cuir chevelu entièrement rasé. Il existe également des sortes de « panaches » (rép. gén. 15-32072 et 16-33383) ornant la nuque et qui consistent en un ou plusieurs tubes de roseau garnis d'une longue plume à laquelle sont attachées des plumes plus petites. Si tous ces ornements de la tête sont à peu près semblables d'une horde à l'autre, la coiffure de plumes proprement dite (fig. 21 et 22) se distingue tant par sa forme que par sa taille. Ne comprenant qu'une seule rangée de plumes d'ara rouges et bleues aux extrémités pourvues de duvet de harpie blanc, la coiffure des Kokraimoro est remarquable par sa taille inhabituelle, tandis que celle des Xikrin, plus petite, retient l'attention par une rangée double de plumes coupées à la même hauteur sauf quelques longues plumes également pourvues de duvet. Dans les deux cas, le somptueux ornement est porté sous forme d' « auréole » maintenue entre l'arrière de la tête et une rondelle de coton (rép. gén. 15-32065 et 16-33379) réservée à cet usage. Non différenciée dans les deux hordes, cette dernière est appliquée sur la tête au moyen d'une mèche de cheveux passée à travers le trou et chez les Xikrin sert en outre à des coiffures de plumes moins importantes que les Kokraimoro portent sous forme de « couronne » à la hauteur du front.

En ce qui concerne les ceintures, ainsi que divers ornements portés aux bras et aux jambes, nous nous bornerons à signaler que les Kokraimoro n'utilisent plus les premières et remplacent de plus en plus les seconds par des rangs ou pendants de perles de porcelaine. Par contre, nous avons trouvé chez eux des bracelets de coton crocheté (rép. gén 15-32082), technique encore fréquemment pratiquée à l'aide d'une aiguille de bois et d'un rondin soigneusement calibré, mais que nous n'avons jamais observée chez les Xikrin, où de tels ornements consistent en des fils de coton entrelacés et noués.

Instruments de musique — Masques — Jouets

A part un sifflet en os (rép. gén. 15-32096) dont nous avons vérifié l'existence chez les Kokraimoro, le hochet et la trompe sont les seuls instruments de musique que possèdent les Kayapó. Le hochet (fig. 7 et 8), au corps de résonance toujours percé de trous, n'est gravé de motifs décoratifs que chez les Kokraimoro. Chez eux, l'instrument comprend un manche de bois traversant la calebasse de part et d'autre, alors que chez les Xikrin une longue tige pointue, enchâssée dans le manche dépasse le sommet de la calebasse. La trompe de bambou répond à deux types différents, dont l'un, simple, est muni d'une embouchure terminale et l'autre, composé (rép. gén. 16-33357), d'une embouchure latérale en forme de losange. Ces deux types sont identiques d'une horde à l'autre.

Alors que nous n'avons rencontré aucun masque chez les Kokraimoro, nous en avons trouvé deux types chez les Xikrin, représentant l'un le singe (fig. 31) et l'autre le tamanoir. D'un

poids moindre, celui-ci est cependant plus volumineux du fait de ses longs bras tressés et nous n'avons malheureusement pu emporter que des « singes », ainsi que des imitations plus fidèles de cet animal sous forme de jouets (rép. gén. 16-33376) confectionnés au moyen des mêmes bandes d'écorce qui sont attachées aux masques.

Outre les petits arcs et fléchettes avec lesquels jouent les garçons des Indiens en général, il existe plusieurs jouets à caractère plus temporaire. Nous ne citerons que la balle en fanes de maïs (rép. gén. 16-33374) pour être le plus fréquent de tous.

Objets divers

Parmi les objets divers, nous nous bornerons à signaler quelques pièces figurant dans les deux collections et qui présentent des dissemblances intéressant plus particulièrement cette étude comparative. Il y a d'abord le fuseau (fig. 25 et 26), dont il existe au moins trois types chez les Xikrin contre un seul chez les Kokraimoro. En effet, si les premiers l'équipent de préférence avec un noyau de fruit de palmier remplacé parfois par une fusaïole en bois ou en débris de poterie, les seconds n'utilisent que la fusaïole en carapace de tortue. Vient ensuite le peigne (fig. 15 et 16), d'une facture très sobre chez les Xikrin, mais que les Kokraimoro garnissent d'une poignée et ornent d'un motif décoratif élaboré au moyen des fils de coton reliant les dents. Un objet qui ne se trouve apparemment que chez les Xikrin et que nous voudrions tout de même ajouter ici est une sorte de « peigne » en bois (rép. gén. 16-33436) servant à tracer des lignes parallèles sur le corps préalablement enduit de couleur, objet que les Kokraimoro, tout en continuant à se peindre de la sorte avec un fin bâtonnet flexible, semblent ne pas employer. Le scarificateur (fig. 27 et 28) des Xikrin consiste en une simple moitié de mâchoire de poisson tandis que chez les Kokraimoro des dents de cet animal sont enchâssées les unes à côté des autres dans un triangle de calebasse et retenues au moyen de cire appliquée au dos de l'instrument. La pipe (fig. 23 et 24) des Xikrin n'est autre qu'un « brûle-gueule » fait de l'écorce d'un fruit à la forme adéquate. Par contre, les Kokraimoro fument une pipe plus longue, quoique sculptée dans une seule pièce de bois non recourbée et rappelant tout au plus la « bouffarde » utilisée par leurs voisins néo-brésiliens dont ils ne cessent de s'inspirer au détriment de leur culture matérielle propre.

* * *

Cet examen comparatif des deux collections du Musée et Institut d'Ethnographie de la Ville de Genève est très bref mais suffisant à notre avis pour mettre en évidence des dissemblances matérielles à l'intérieur de la seule et même tribu Kayapó du Brésil Central. Il nous faut en rechercher les causes probables et commenter l'absence de certains objets pourtant caractéristiques de sa culture. A en juger par la nature des dissemblances, celles-ci sont dues à une séparation relativement ancienne des deux hordes et à des influences extérieures distinctes qu'à défaut de renseignements géographiques et historiques précis il est pratiquement impossible d'établir avec certitude. Il convient de rappeler à ce sujet que nos connaissances sur les migrations et la mise en place définitive des Kayapó sont à peu près inexistantes, puisque ces derniers se trouvaient déjà séparés en Xikrin, Kayapó de l'Araguaya et du Xingu à la fin du siècle passé, c'est-à-dire à cette époque récente à laquelle remontent nos renseignements sur la tribu. Ce que nous savons, c'est que les Kokraimoro ou plus exactement les Goroti n'ont eu que des contacts belliqueux avec leurs voisins Karajá du Rio Araguaya, alors que selon Coudreau (1897) les Xikrin entretenaient avec ces derniers, en l'occurrence leur rameau septentrional connu sous le nom de Xambioa et qui a complètement disparu de nos jours, des relations non seulement commerciales mais aussi amicales jusqu'au début de ce siècle. C'est sans doute pour cette raison qu'ils possèdent des objets tels que la pipe ou la boîte à ornements dont les mêmes noms respectifs — WARIKOKO et WARABAÏ — rappellent leur origine Karajá. Parmi les contacts intertribaux plus récents et exclusivement hostiles, il faut citer ceux des Kayapó du Xingu avec les Tapirapé de la rivière du même nom et ceux des Xikrin avec les Asurini du Rio Pacajá, qui n'ont apparemment causé que des dissemblances passagères et n'expliquent en tout cas pas celles dont il est ici plus particulièrement question. Cette constatation nous paraît d'autant plus valable que les objets qui nous intéressent ne se trouvent pas forcément chez ces tribus Tupi immédiatement voisines des Kayapó et ne peuvent être le résultat d'un emprunt dans ce sens. Comment expli-

quer des dissemblances aussi surprenantes que celles de la massue plate, dont le type à pointe en forme d'épée simple des Kokraimoro existe également chez les Karajá, tandis que celui à pointe double ne se rencontre en Amérique du Sud que chez les Xikrin et les Chama de l'Amazonie péruvienne, c'est-à-dire chez des peuplades indigènes totalement distinctes et séparées par des milliers de kilomètres de forêt tropicale ? Dans le cas de nos Indiens, il s'agit d'ailleurs plutôt de dissemblances dues à des détails de forme qu'à des formes proprement dites, celles-ci obéissant à des conceptions traditionnelles absolument semblables d'une horde à l'autre et que nous attribuons à la seule ingéniosité humaine face à autant de besoins impérieux, mais cependant limités par le milieu naturel et les matières premières que cela suppose. En ce qui concerne les Xikrin, on peut affirmer que leurs objets actuellement fabriqués ou employés sont à quelques exceptions près les mêmes que ceux recueillis jadis par Krause (1911) chez les Kayapó de l'Araguaya et que par conséquent ils constituent une source plus authentique pour une nouvelle rétrospective de la culture matérielle de la tribu en général. Quant aux Kokraimoro, nous dirons simplement qu'il en est des objets comme des coutumes et que des pièces telles que certains récipients ou ustensiles très rudimentaires disparaissent presque immédiatement au contact avec une civilisation matériellement plus favorisée, tandis que d'autres continuent à être parallèlement ou même exclusivement utilisées pour avoir des liens étroits avec des manifestations sociales et religieuses que l'on ne saurait abandonner de sitôt. Ce sont les objets de parure qui sont les plus nombreux et les plus variés non seulement dans la collection Xikrin mais aussi dans celle des Kokraimoro, puisqu'ils représentent dans l'une le tiers et dans l'autre la moitié des pièces recueillies. Ce fait ne peut surprendre dans une société matériellement des plus dépourvues et où la parure — d'ailleurs favorisée par des ressources naturelles généreuses — est à peu près le seul domaine de la culture permettant à l'homme de donner libre cours à ses étonnantes facultés d'imagination et d'interprétation par la matière. Ces facultés étant cependant individuelles et variant de ce fait d'un homme à l'autre ou d'un groupe humain à l'autre, elles sont la cause sans doute la plus réelle de dissemblances telles que celles que nous avons vérifiées au cours de cette étude et auxquelles nous ne saurions donner meilleure explication. Nos propres civilisations occidentales plus ou moins uniformes ne sont-elles pas nées dans des conditions similaires ?

BIBLIOGRAPHIE

ARNAUD, Expedito : **Breve informação sôbre os índios Asuriní e Parakanan.** Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi, Belém, 1961.

BANNER, Horace : **O índio Kayapó em seu acampamento.** Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi, Belém, 1961.

COUDREAU Henri : **Voyage au Tocantins-Araguaya.** Paris, 1897.

DINIZ, Edson : **Os Kayapó-Gorotire.** Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi, Belém, 1962.

DREYFUS, Simone : **Les Kayapo du Nord.** Paris, 1963.

EHRENREICH, Paul : **Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens.** Veröffentlichungen aus dem Königlichen Museum für Völkerkunde, Berlin, 1891.

FIGUEIREDO, Napoleão : **A cerâmica arqueológica do Rio Itacaiúnas.** Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi, Belém, 1965.

FRIKEL, Protásio : **Notas sôbre a situação atual dos índios Xikrin do Rio Caeteté.** Revista do Museu Paulista, São Paulo, 1963.

FUERST, René : **La peinture collective des femmes Xikrin.** Völkerkundliche Abhandlungen des Niedersächsischen Landesmuseums, Hannover, 1964.

GALVÃO, Eduardo : **Areas culturais indígenas do Brasil.** Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi, Belém, 1960.

HARTMANN, Günther : **Die materielle Kultur der Xikrin.** Baessler-Archiv, Berlin, 1965.

KISSENBERTH, Wilhelm : **Ueber die hauptsächlichsten Ergebnisse einer Araguaya-Reise.** Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, 1912.

KRAUSE, Fritz : **In den Wildnissen Brasiliens.** Leipzig, 1911.

LOWIE, Robert : **A note on the Northern Ge of Brazil.** American Anthropologist, Menasha, 1941.

MAYBURY-LEWIS, David : **The Akwe-Shavante Society.** London, 1967.

METRAUX, Alfred : **Migrations historiques des Tupi-Guarani.** Paris, 1927.

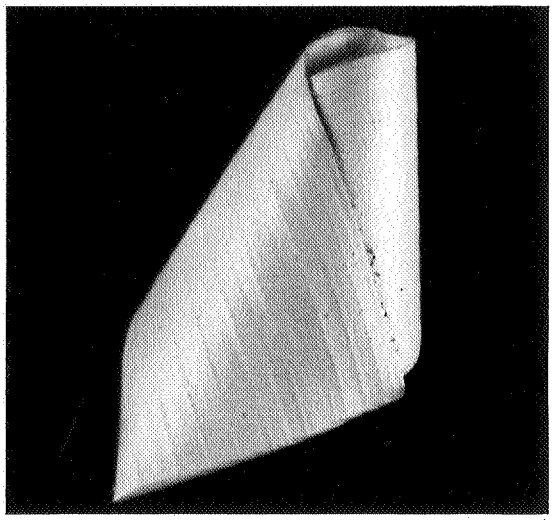
MOREIRA, Carlos : **Relatório sôbre a situação atual dos índios Kayapó.** Revista de Antropologia, São Paulo, 1959.

NIMUENDAJÚ, Curt : **The Apinaye.** Washington, 1939.

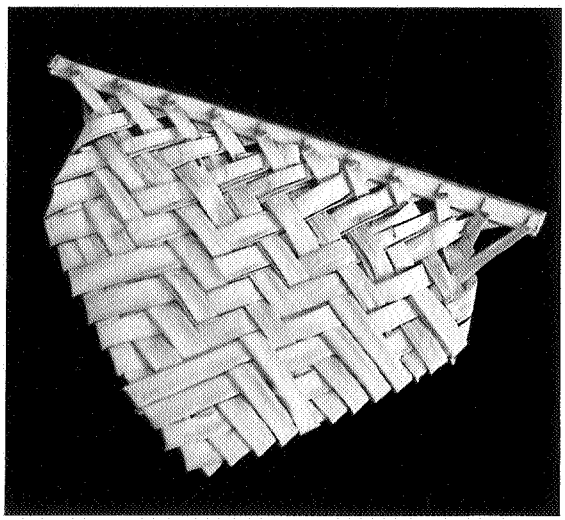
STEWARD, Julian : **Native Peoples of South America.** New York, 1959.

VILAS-BOAS, Claudio e Orlando : **Atração dos índios Txukahamai.** SPI 1954, Rio de Janeiro, 1955.

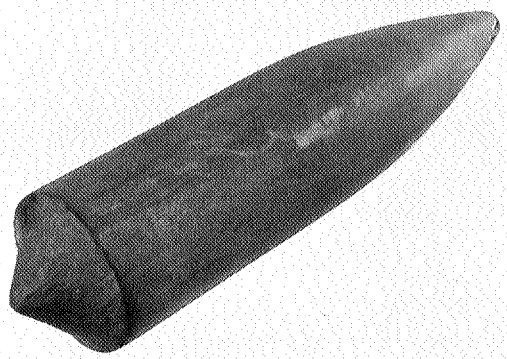
1. MOU-DJÉ : étui pénien, Xikrin (rép. gén. 16-33405). Long. 28 mm. Diam. max. 24 mm.
2. KOUWE-ANKEREBÉRÉDJO : éventail à feu, Xikrin (rép. gén. 16-33369). Haut. 260 mm. Larg. max. 370 mm.
3. IKRÉ-KAKO : ornement d'oreille, Xikrin (rép. gén. 16-33413). Long. 97 mm. Diam. max. 25 mm.
4. KROUA-NIMMROU : empennage de flèche, Xikrin (rép. gén. 16-33335). Long. 1710 mm. Larg. max. 32 mm.
5. KOP-RAÏ : massue-épée, Kokraimoro (rép. gén. 15-32058). Long. 1260 mm.
6. KOP-RAÏ : massue-épée, Xikrin (rép. gén. 16-33347). Long. 1460 mm. Larg. max. 108 mm.



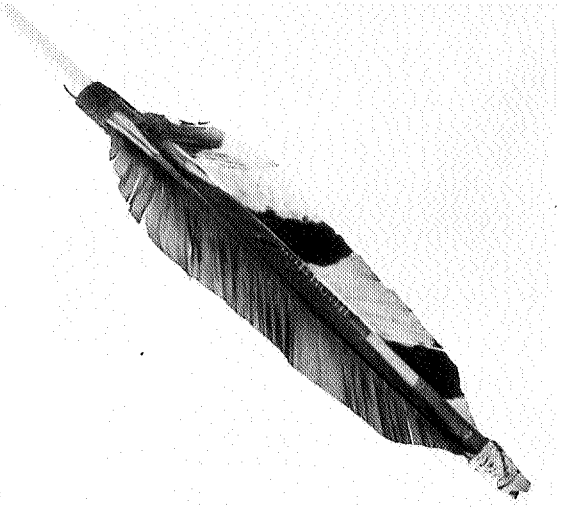
1



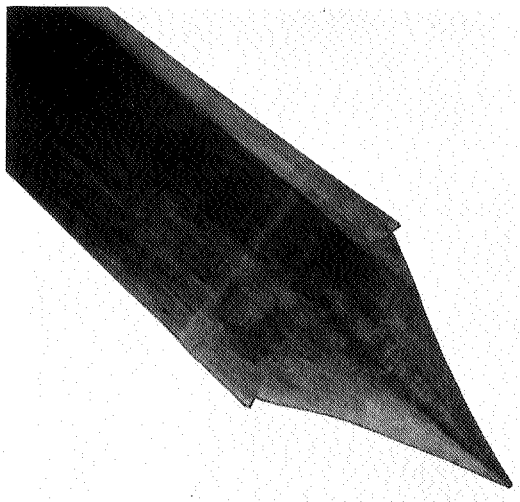
2



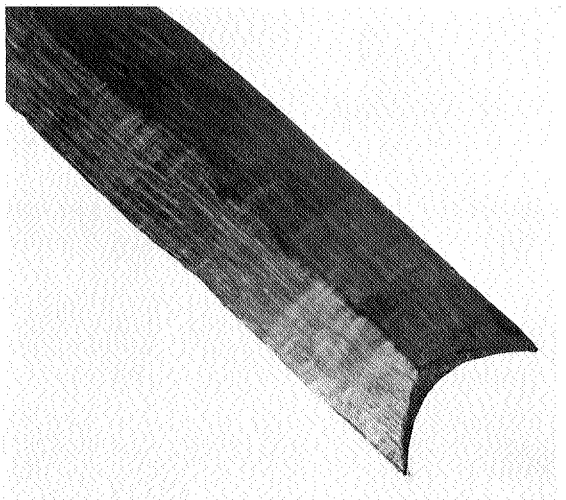
3



4



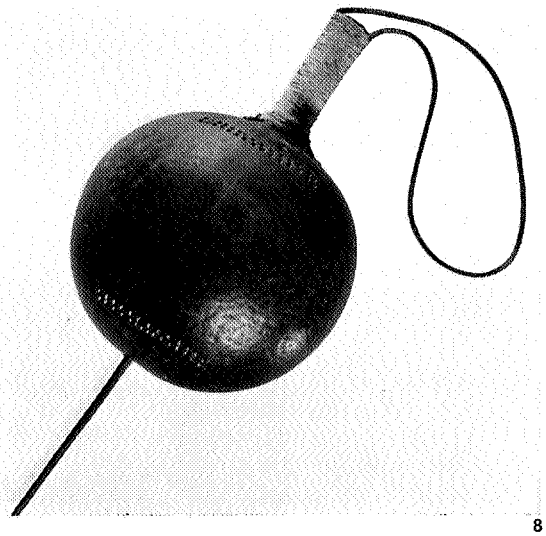
5



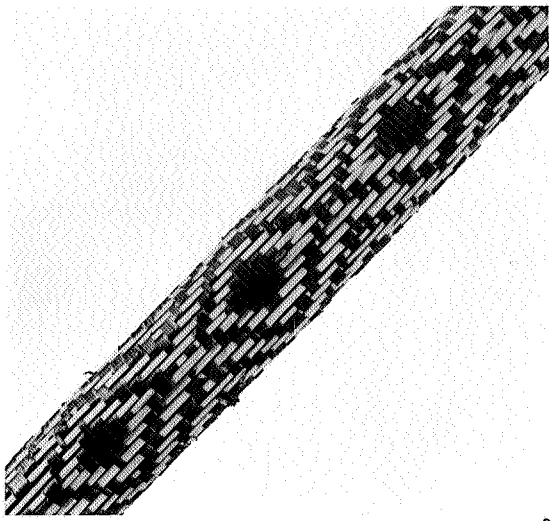
6

7. NGO-TOTCH : hochet, Kokraimoro (rép. gén. 15-32094). Haut. tot. 292 mm. Diam. 123 mm.
8. NGO-TOÏ : hochet, Xikrin (rép. gén. 16-33358) Long. tot. 400 mm. Diam. 188 mm. Long. corde 250 mm.
9. KO-KAMOUROU : poignée de massue-bâton tressée, Kokraimoro (rép. gén. 15-32057). Long. 1210 mm.
10. KO-KAMOUROU : poignée de massue-bâton tressée, Xikrin (rép. gén. 16-33346). Long. 1490 mm. Diam. max. 47 mm.
11. KAÏ-KATCH : hotte, Kokraimoro (rép. gén. 15-32060). Haut. 410 mm. Diam. 295 mm.
12. KE : hotte, Xikrin (rép. gén. 16-3359). Haut. 370 mm. Diam. max. 275 mm. Long tot. bande 680 mm.

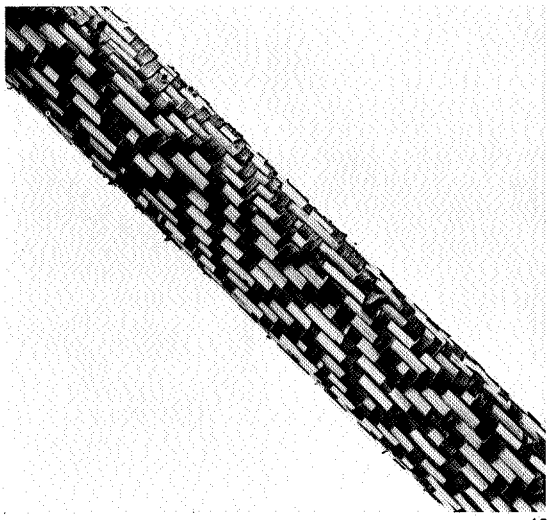
7



8



9

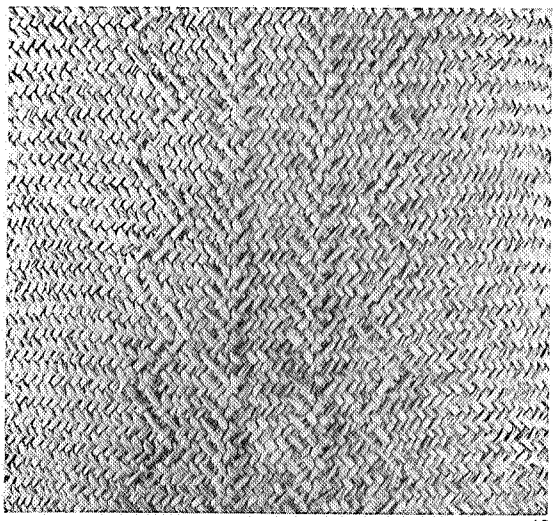


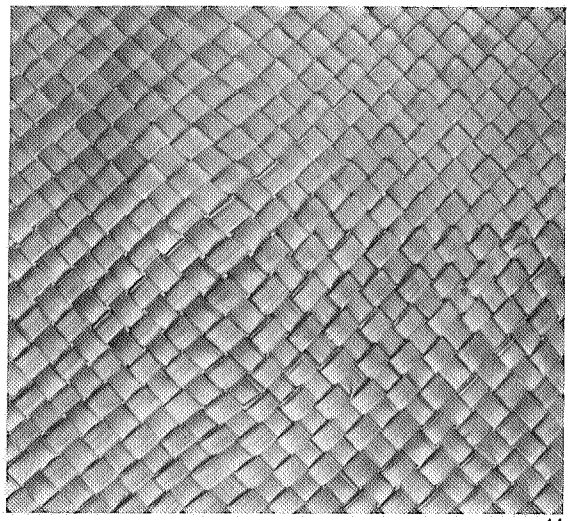
10

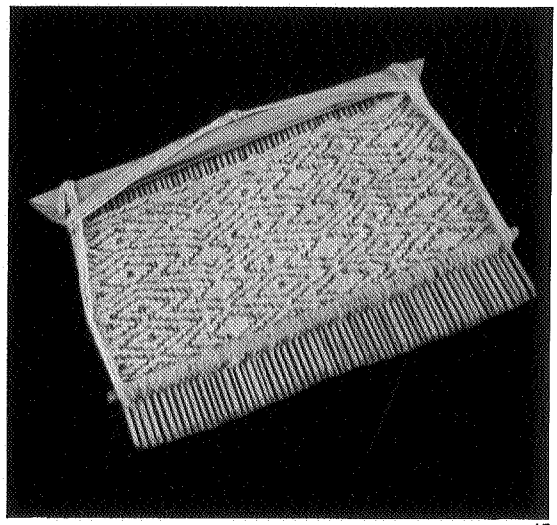
11

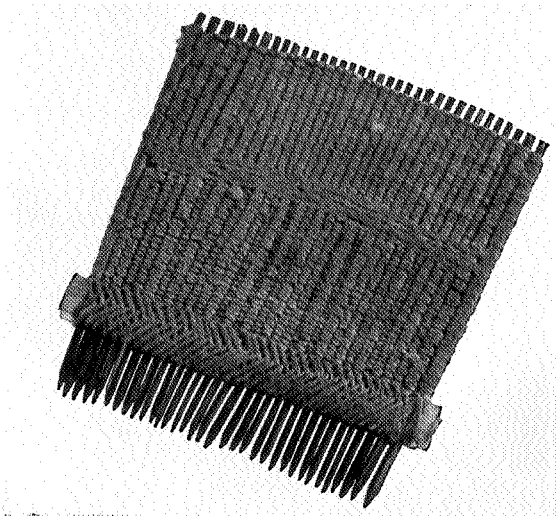
12

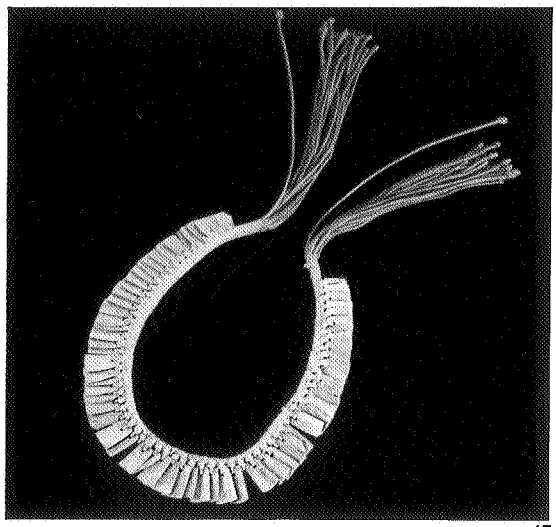
13. KOUPIB : natte, Kokraimoro (rép. gén. 15-32062) 1020 mm. × 590 mm.
14. KOUPIB : natte, Xikrin (rép. gén. 16-33367) Long. 1260 mm. Larg. 580 mm.
15. PINE-DJOUA : peigne, Kokraimoro (rép. gén. 15-32087). Haut. 65 mm. Larg. 100 mm.
16. KWOKE-KAOUROU : peigne, Xikrin (rép. gén. 16-33429). Larg. 92 mm. Haut. 98 mm.
17. NGOB : collier de nacre, Kokraimoro (rép. gén. 15-32073)
18. NGOB-IANÉRO : collier de nacre, Xikrin (rép. gén. 16-33387). Long. tot. sans corde : 570 mm. Larg. max. env. 190 mm.


13


14

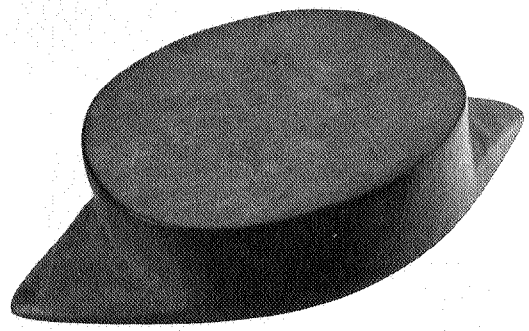

15


16


17

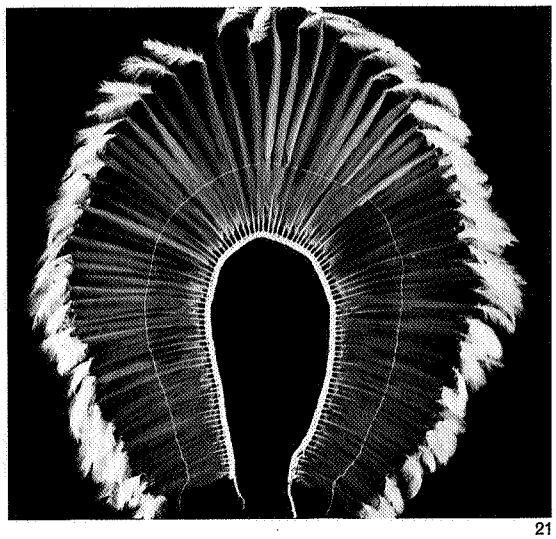
18

19. AKO-KAKO : labret de bois, Kokraimoro (rép. gén. 15-32081). Diam. max. 70 mm.
20. AKO-KAKO : labret de bois, Xikrin (rép. gén. 16-33421). Long. 52 mm. Diam. max. 36 mm.
21. KROKROTI : coiffure de plumes, Kokraimoro (rép. gén. 15-32064). Long. 1550 mm.
22. OK-KO : coiffure de plumes, Xikrin (rép. gén. 16-33378). Long. au bas des plumes : 210 mm. Haut. max. 660 mm.
23. WARIKOKO : pipe, Kokraimoro (rép. gén. 15-32089). Long. 168 mm.
24. WARIKOKO : pipe, Xikrin (rép. gén. 16-33432) Long. 60 mm. Diam. max. 31 mm.

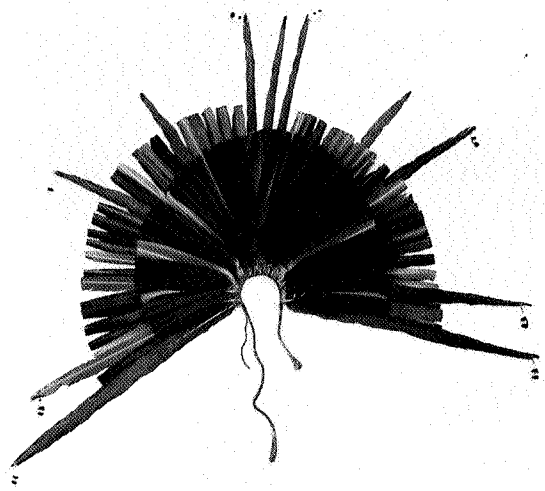


19

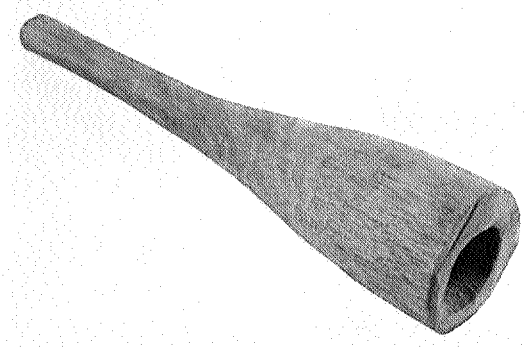
20



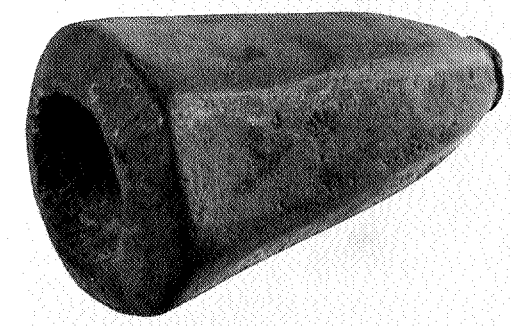
21



22

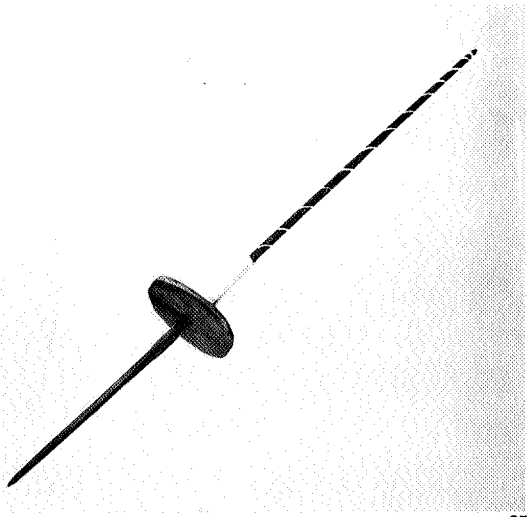


23

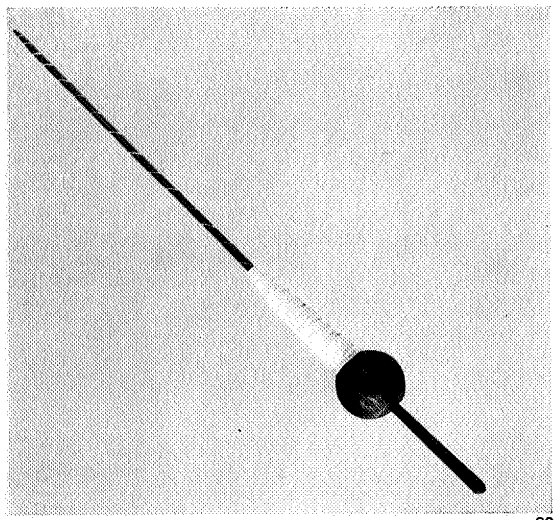


24

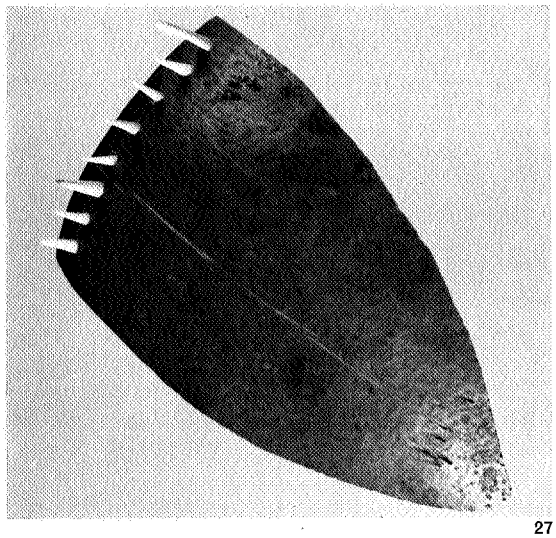
25. KROUA-NO : fuseau, Kokraimoro (rép. gén. 15-32092). Long. 550 mm.
26. KADIOT-KOUNGRÉDJE : fuseau, Xikrin (rép. gén. 16-33427). Long. 400 mm. Diam. 38 mm.
27. TÊP-DJOUA : scarificateur, Kokraimoro (rép. gén. 15-32088). Long. 95 mm. Larg. 54 mm.
28. TÊP-DJOUA : scarificateur, Xikrin (rép. gén. 16-33447). Long. 112 mm. Larg. 21 mm.
29. KOP : bâton-fouisseur, Xikrin (rép. gén. 16-33348). Long. 620 mm. Larg. max. 49 mm.
30. POTI : tube à eau, Xikrin (rép. gén. 16-33354) Long. 550 mm. Diam. 60 mm.



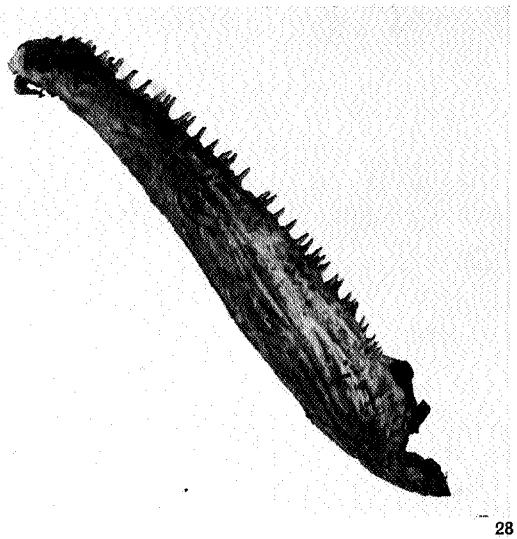
25



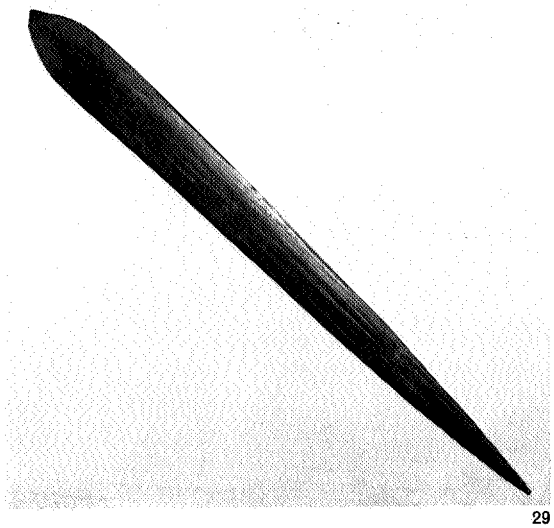
26



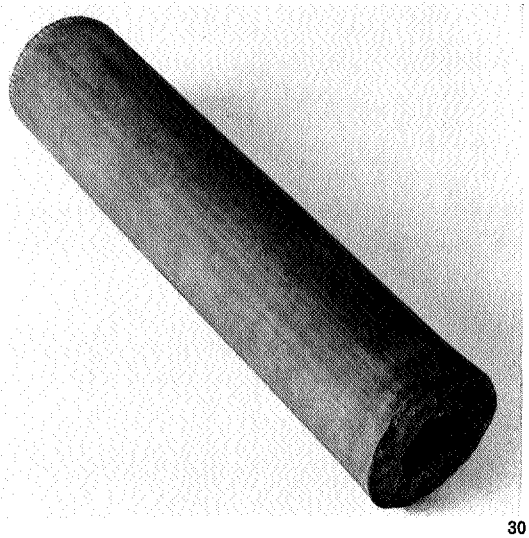
27



28

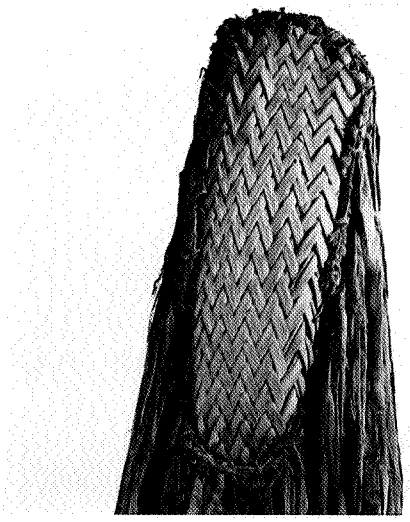


29



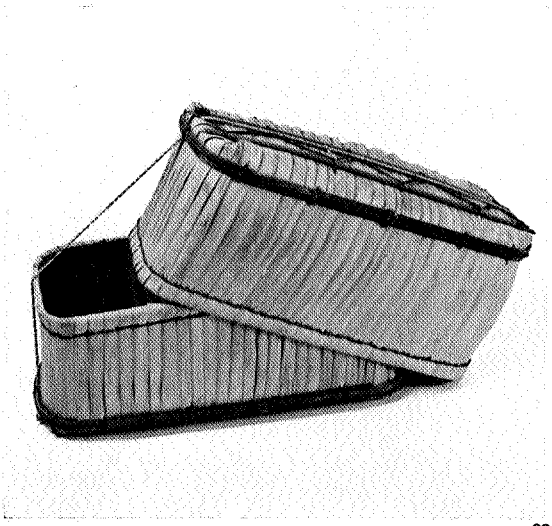
30

31. KOUKOÏ : masque du singe, Xikrin (rép. gén. 16-33377). Long. tot. 1180 mm. Larg. max. env. 370 mm.



31

32. WARABAÏ : boîte à ornements, Xikrin (rép. gén. 16-33362). Haut. 190 mm. Long. 370 mm. Larg. 140 mm.



32